



Débâcle
de Lize Spit
ISBN : 978-2-330-09265-8
Actes Sud 2018

Texte original : Het Smelt
De Lize Spit
ISBN : 9789082410617
Das Mag Uitgeverij B.V.

Résumé du livre :

La même année qu'Eva sont nés deux garçons dans le petit village flamand de Bovenmeer. Les "trois mousquetaires" sont inséparables, mais à l'adolescence leurs rapports se fissurent. Un été de canicule, les deux garçons conçoivent un plan : faire se déshabiller devant eux les plus jolies filles du village, et plus si possible. Pour cela, ils imaginent un stratagème : la candidate devra résoudre une énigme en posant des questions ; à chaque erreur, elle devra enlever un de ses vêtements. Eva doit fournir l'énigme et servir d'arbitre si elle veut rester dans le groupe. Elle accepte, sans savoir encore que cet "été meurtrier" la marquera à jamais. Treize ans plus tard, Eva retourne pour la première fois dans son village natal avec un bloc de glace dans son coffre. Cette fois, c'est elle qui a un plan. (source : <https://www.babelio.com/livres/Spit-Debacle/1020746>).

Les trois protagonistes du roman (Eva, Laurens et Pim) sont nés en 1988. A l'été 2002 ils ont 14 ans.

Extraits

Extrait 1 - Chapitre : 22 Juillet 2002

Passage – page 201 à 202

C'est à Laurens de commencer. Il se plante face à Leslie, pose ses mains en haut du petit pull jaune, avec précaution, là où, d'après lui, se trouvent les seins. Il referme les doigts, mais il est un tout petit peu trop loin, ce qui donne à son mouvement quelque chose de très balourd et d'attentionné à la fois, comme Tessie quand elle essaie de voir si un fruit est mûr.

Je compte lentement jusqu'à trois.

"OK, ça suffit comme ça", lâche Pim. Une fois que Laurens a fait un pas de côté, il prend sa place et toise Leslie des pieds à la tête. Je compte.

D'un seul geste, il soulève la courte jupe de Leslie tout en écartant l'élastique de sa petite culotte. Il tend l'autre main, le majeur en l'air, et le tient à contre-jour, comme un docteur qui veut chasser les bulles d'une seringue, avant de le mouiller de salive. Puis il le porte à l'entrejambe de Leslie, l'introduit dans le bas-ventre, vers le haut, suivant l'inclinaison du corps. Leslie ouvre un peu plus les jambes et perd l'équilibre. Je remarque à l'avant-bras de Pim qu'il la retient de tomber, les muscles de son poignet se raidissent. Elle est embrochée sur son doigt.

"Là, ça compte, dit Pim. C'est maintenant que je la touche vraiment."

Laurens est éperdu d'admiration. Il regrette de ne pas avoir eu cette idée lui-même.

J'énumère les secondes à toute vitesse.

À trois, Pim exécute encore un rapide mouvement de va-et-vient. Lorsqu'il retire sa main de la petite culotte, l'élastique se décale et glisse dans la fente de Leslie. Elle le réajuste. Pim se renifle le doigt et le met sous le nez de Laurens.

"Et voilà ! C'est meilleur que tous les pâtés de votre boucherie. Tu peux goûter, si tu veux."

Laurens hésite. Il se décide tant bien que mal à lécher le doigt tendu, surtout parce que Leslie le regarde.

Pim attend qu'elle soit repartie en titubant sous la pluie pour lancer : "Ça, les gars, c'est ce qu'on appelle un doigté majeur." Leslie est toujours à portée de voix : on entend encore les perles de rayon sur les roues du vélo.

Pim fait craquer ses phalanges, offre une dernière tournée de cubi. Son sourire est encore plus large que d'habitude.

Je me demande depuis quand il se croit bon à ce jeu-là. Et est-ce que c'était avant ou après le moment où il l'est devenu ?

Extrait 2 - Chapitre : 31 Juillet 2002

Passage : Page 235 à 239

Il fait chaud, ce soir. Je pose ma propre balle de jonglage à côté de moi. Le drap me colle aux jambes et aux bras, alourdit ma peau. Je le repousse jusqu'à la taille. Comme une grenouille prête à bondir, je plie les genoux vers l'extérieur et les pose à découvert sur le matelas. Ça doit faire drôle, vu d'en haut : le linge semble être une couche-culotte passée autour de mes hanches.

Sous mon oreiller, il y a un crayon de couleur qui me pique l'épaule. Il est là parce que j'ai menti à Elisa. Je dois annuler ce mensonge. Il faut que je m'en occupe avant le retour de Pim et de Laurens. Plus j'attends, plus ce sera difficile de nier que je suis encore vierge. (...)

Je n'ai choisi la couleur qu'hier, un rouge tirant sur le marron, une teinte que personne ne risque de m'emprunter à l'école parce qu'elle est trop moche – c'est d'ailleurs pour ça que sa mine est restée aussi pointue qu'à l'origine.

Je sors le crayon de sous mon oreiller, enferme la pointe dans mes doigts resserrés, fais glisser l'autre bout le long de mon nombril, sous le drap froissé, jusqu'entre mes cuisses.

Il y a du bruit à l'étage en dessous, ça doit être papa.

J'arrête de bouger. Papa sort pour engueuler maman depuis le jardin. Elle lui répond en criant elle aussi. Les graves semblent ne se déplacer qu'à l'extérieur, sous notre fenêtre ouverte. Les aigus viennent de la maison et passent à travers la porte de la chambre. C'est dans cette pièce-ci que les deux voix se croisent, exactement à mi-chemin.

J'attends un peu, le crayon posé contre ma cuisse. Je ne veux pas avoir l'impression tout à l'heure qu'un de mes parents a assisté à la scène.

Tessie ne se réveille toujours pas. Les voitures qui passent balayent de leurs phares l'ensemble de la chambre, les cheveux effilés, la page de calendrier punaisée sur le mur.

Puis le silence et l'obscurité reviennent.

J'enfonce le bout plat du crayon à l'intérieur de moi. Rouge brique. Ça fait quand même plus normal que vert ou jaune.

Je ne pense pas à un garçon, je me mets dans la peau de la première fille venue en imaginant que mon vagin n'est pas à moi. C'est important. Si ce corps n'est pas le mien, la honte ne l'est pas non plus.

Je pousse lentement le crayon, en longeant les endroits que M. Rudy avait pointés de sa craie sur la moule dessinée au tableau et que toute la classe devait nommer en chœur. Grandes lèvres. Petites lèvres. À quelques centimètres de profondeur, ça coince. Je sens une douleur se diffuser quand j'appuie sur l'autre extrémité, qui me pique le creux de la main. Ça pourrait bien être l'hymen. Il faut que je passe en force.

Je retourne le crayon, la mine en premier. Je donne un grand coup du plat de la main. La voie est dégagée, le bout pointu s'enfonce brusquement. Peu à peu, la douleur s'efface.

Ça y est. Le mensonge que j'ai raconté n'en est plus un. Je pourrais m'arrêter là.

Pourtant, je continue d'appuyer sur le crayon, pour voir jusqu'où il peut aller. Il est bien trop fin, je le sens à peine, juste la pointe qui me pique.

Alors, c'est tout ? Un crayon qui flotte au milieu d'une cavité souple ? Et moi qui voulais justement que ça me remplisse à bloc, qu'il y ait à peine la place, que ça rentre avec difficulté. J'y vais par saccades, mais là encore, ça ne me fait pas grand-chose.

Ce n'est pas pour rien que les quéquettes sont plus grosses et moins en pointe. Elles font quelle taille en moyenne ? Six ou sept crayons de couleur, je dirais.

Je retire le mien de là-dessous. Le bois est aussi chaud qu'après coloriage de tout une A4. Il ne sent rien, il n'est pas couvert de sang. Je l'essuie avec la couverture, le remets sous mon oreiller. Puis je me penche du lit mezzanine pour rapprocher la trousse qui est sur mon bureau. C'est presque réussi- j'ai attrapé un des coins - lorsque la balle de jonglage qui reposait à l'instant près de moi s'aplatit sur le sol dans un grand bruit sourd.

Pendue à mon lit, je m'efforce de rester immobile.

Tessie remue sous ses draps, tourne le visage dans ma direction.

"Tessie ?"

Elle cligne des yeux, mais ne m'a pas entendue. Change de côté, se rendort.

Je reprends le fil de l'opération, vide le contenu de ma trousse sur le matelas

Le Pritt est lisse et doux au toucher. Il entre facilement, mais reste toujours plus fin que les doigts de Jan qui me poussaient dans le dos pendant la traversée de la Fosse. J'ai encore assez de place pour le double décimètre. Il avance bien plus loin, jusqu'à heurter le fond de mon utérus. Je remue vite et fort. Un court instant, j'imagine que je suis Elisa, que j'ai une longue queue de cheval qui balance entre mes épaules et que je galope sur un étalon, mais ça va tout de même mieux quand je pense à Jan.

Je fais des huit, colle ma main contre l'entrejambe. Je peux encore mettre un doigt.

Avec le va-et-vient, il y a comme des petits bruits de ventouse. Je me sèche les doigts sur la couverture,

Tout d'un coup, Tessie se redresse dans son lit.

Elle me regarde bizarrement. J'arrête de me trémousser, remonte le drap et serre les jambes.

"Qu'est-ce qu'il y a ?" La panique s'entend à ma voix. "Faut que je fasse pipi", dit Tessie.

Je reste étendue sans bouger. Elle sort de son lit, va dans le couloir. La lumière du palier qui envahit notre chambre me rappelle de nouveau à quel point je suis gourde, petite et moche.

J'ai un utérus griffonné de traits rouges. Jamais on ne pourra les gommer(...)

Je n'ose toujours pas remuer. Demain, le crayon rouge brique va se retrouver à la poubelle, en même temps que la règle et le bâton de colle. Après ces vacances, de toute façon, je ne pourrai plus aller en classe avec.

Tessie se mettrait en colère si elle découvrait ce que j'ai fait de mon matériel de dessin. Ça lui serait insupportable de savoir qu'un crayon de couleur a été séparé de ses copains et que, pour mon seul plaisir, j'ai laissé un trou dans ma splendide boîte de Bruynzeel(...)

Les muscles de mon bas-ventre sont resserrés. Je ne sais pas si c'est mon vagin qui se rétracte ou le double décimètre qui gonfle à cause de l'humidité. "Non. Pas vrai. – Si." (...)

Je tourne la tête le plus loin possible de moi-même, la joue enfouie dans le matelas. Mon drap sent la sueur.

Ce n'est qu'en voyant Tessie enfin rendormie que je me décide à ressortir la règle et le Pritt de mon entrejambe. Ça fait mal, comme un élastique qu'on a porté toute une journée au poignet.

Je cache les fournitures de bureau sous mon oreiller.

Quelque chose semble s'être perdu pendant ces heures d'éveil. Je ne correspond pas à l'image que Tessie se fait de moi. Je suis encore plus menteuse qu'avant. Je ne mérite certainement pas qu'on me garde pour la fin d'une énumération.

Extrait 3 - Chapitre : 1^{er} Août 2002

Passage : Page 257 à 261

Dans la remise à saucisses, il ne se passe pas grand-chose, à part un paquet de chips qui craque. La fenêtre, juste un peu trop petite, m'empêche de voir où sont Pim et Laurens, ce qu'ils font et s'il y a quelqu'un avec eux. Ils doivent se trouver dans un angle. J'attends à l'extérieur, réfléchis à la nouvelle ou à l'anecdote que je vais pouvoir leur raconter en rentrant. "Non, Lau, on ferme pas les yeux !" ordonne Pim tout à coup. Je prends ça comme une invitation.

J'ouvre doucement la porte et me faufile dans la remise. A cause des nuages, l'endroit est plus sombre que les fois précédentes. Dans le coin, un petit écran dégage une lumière chaude. Devant se tiennent Laurens et Pim, déculottés jusqu'aux genoux. La couleur de leur fessier se confond avec celle des corps visibles à l'image. Laurens a la peau bien trop bronzée, sauf entre les contours de son maillot de bain, Pim est aussi pâle que d'habitude.

Le rythme de leurs mouvements est en harmonie avec la percussion des hanches noires contre les deux fesses blanches à l'écran. Ils se tiennent à une trentaine de centimètres l'un de l'autre, séparés par une table basse sur laquelle est posé un grand bol rempli à ras bord d'un panaché de chips, au sel et au paprika. Chacun tient l'emballage vide devant lui.

Ils n'ont pas remarqué ma présence. Je recule de quelques pas, me laisse glisser au sol, dos contre le mur, près d'un vieux fauteuil. Je veux savoir ce que ces deux loustics font quand je ne suis pas là. Tous les actes qu'ils pensent accomplir sans moi, je dois être capable de les imiter.

Ils n'auraient qu'à faire volte-face pour m'apercevoir. A en juger par la nature de cette vidéo, les probabilités sont faibles.

Pim est le premier à jouir, je le devine aux palpitations de ses fesses, qui frémissent comme les narines d'un cheval au galop.

"Non !" C'est bizarre, il y a comme de la déception dans son hurlement une fois que tout est terminé... Il tape sur l'épaule de Laurens et, en enlevant sa main, étire un long fil baveux qui se casse lorsque la distance entre eux s'est rétablie.

Il prend une poignée de chips et s'assied sur la table basse, le slip toujours sur les genoux, en continuant de fixer l'écran, pas Laurens.

Je veux qu'il me remarque, que ce jeu s'arrête pour m'éviter de voir Laurens jouir dans son paquet de chips, mais je n'ose pas intervenir.

Laurens regarde sa montre, sans cesser de se branler. Il remue autrement que Pim, à la fois énergique et patient, comme quelqu'un qui n'arrive pas à trouver l'amorce d'un rouleau adhésif.

"Fourteen minutes and still counting." Du vrai-faux anglais, la spécialité des Néerlandais en vacances...

Il éjacule avec l'enthousiasme d'un joueur de foot qui marque un penalty à la toute dernière minute. Sans attendre, il remonte son pantalon, s'essuie le zizi sur l'envers d'une poche et finit de se rhabiller. Il brandit son sac de chips sous le nez de Pim.

"Regarde combien il me restait ! Moi, au moins, j'ai pas triché en me faisant une petite branlette avant de venir."

Pim s'empare de la pièce à conviction, tend les deux sachets devant lui, entre le pouce et l'index, et les soupèse. Il fait nettement pencher la balance en faveur de son propre sperme. "Y a plus de semence dans le mien. Toi, c'est que de l'air et du jus. - Mauvais perdant." Laurens lui fait un doigt d'honneur.

En arrière-plan, les fesses noires sont passées à une série de battements circulaires, de plus en plus vite et de plus en plus fort. L'homme retourne ensuite sa partenaire, comme on bat des blancs en neige - en espérant que ça soit bientôt fini.

"L'important, c'est pas combien de temps tu fais durer, c'est comment." Pim s'approche de l'écran et le touche de sa queue ramollie, entre les seins de l'actrice. Ça le redurcit aussitôt. "On fait le plein de sel et on y retourne ?"

Laurens plonge la main dans le bol et sélectionne les chips les plus salées. "Je ferais bien une pause.

- Je peux te demander un truc, Lau ? Entre mecs. Comment tu t'y prends, toi ? A qui tu penses, ou à quoi, quand t'essaies de pas jouir ?"

J'enfouis mon visage dans le tissu du fauteuil. Ça sent le moisi, le chien mouillé. Je me cramponne, à l'exemple de la dame sur l'image en face de moi.

"Vaut mieux pas savoir, répond Laurens.

— Mais si, allez !

— Toi d'abord.

- Non.

- Est-ce que tu penses à ma mère, des fois ? demande Laurens, à la limite de la question rhétorique.

- Beurk !" Pim attrape le sac de chips, le porte à ses lèvres, le gonfle à bloc et le maintient bien serré dans son poing. Ensuite, le pantalon sur les genoux, il essaie de s'approcher de Laurens. Une fois tout près, il fait exploser le sachet d'un grand coup de paume. Le sperme vole dans tous les sens, une grosse éclaboussure atterrit à mes pieds.

Les regards sont brusquement dirigés vers moi.

"Eva ? Qu'est-ce que tu fais là ?" Pim remonte son pantalon. Dans sa voix, il y a plus de surprise que de honte.

En vérité, ça fait longtemps que je sais à quoi ressemble leur zizi. J'ai un souvenir très précis des jours de piscine où les vestiaires étaient fermés pour rénovation et où on devait se changer ensemble au bord du bassin.

La verge de Pim était ferme et longiligne, comme ses mains. Celle de Laurens, couleur taupe, avait déjà toutes les caractéristiques d'un mini-Bâton de Berger.

« Rien. » C'est la seule réponse qui me vient à l'esprit.

"T'es quand même un peu en avance, me dit Pim.

- Un peu ? Toute une journée ! » rectifie Laurens.

Un ange passe.

« Qu'est-ce que vous mangez comme chips ?

- Des Pirato. » Pim me tend le sachet qui n'a pas explosé. Je refuse de mettre la main dedans.

"Prends pas ça trop au sérieux, dit Laurens. – On se prépare pour le mois qui vient, ajoute Pim.

– Faudrait pas décevoir Elisa."

Extrait 4 - Chapitre : 2 Août 2002

Passage : Page 280 -

Depuis mon fauteuil, j'observe Pim et Laurens qui, à leur tour, regardent la vidéo. Pim cherche la télécommande en tâtonnant et augmente le volume. Les bruits de succion couvrent les échos de la ferme et le souffle haletant de Laurens.

Je lis sur leur visage ce qui se passe à l'écran. Le blanc de leurs yeux reflète l'image des corps en action, leurs pupilles suggèrent le mouvement. À la tension de leurs muscles, je devine quand le personnage qu'ils ont choisi a pris le relais.

Les "sondages" arrivent enfin à leur terme, on a dépassé la moitié du nombre de filles. Après Rossy, il n'y en a plus que deux et on n'est même pas à mi-parcours des vacances. Dans les derniers jours d'été, il nous restera du temps pour se retrouver juste tous les trois, comme avant.

Dehors, le chien et les oies donnent l'alerte. Pim, attrapé sur le fait, baisse le son de la télé.

« C'est déjà ton père qui rentre ? lui demande Laurens.

- Qu'est-ce que j'en sais, moi ? » Pim profite du tumulte pour raplatir son entrejambe. (...)

"Roxy est prête, les gars !" J'appuie sur la sonnette pour capter l'attention de tous, comme un arbitre qui annonce le prochain round.(...)

La suite de l'après-midi ressemble à un film qu'on laisse en fond sonore, vu que tout le monde connaît déjà la fin.

Pim et Laurens montrent plus d'efficacité, mais aussi plus d'agitation que d'habitude. Les choses vont vite. Roxy est d'accord pour huit questions. Je raconte mon énigme. Elle fait de son mieux. Elle ne trouve pas la réponse.

"Ton gage, maintenant." Pim fait craquer ses doigts. "Enlève tes vêtements.

- Je suis indisposée, dit Roxy. Pas question que je me déshabille. - Et faudrait qu'on te croie ?

- Demande à Eva de contrôler. (...)

À notre retour, Laurens et Pim ont déjà trouvé une solution de rechange, je le vois à leur attitude.

Pim est de nouveau gonflé à bloc. "Même les filles indisposées peuvent servir à quelque chose. Ya qu'à voir dans les films. Tu vas pas me dire que les actrices prennent une semaine de congé tous les mois ?"

Je nuance : « Peut-être pas une semaine, mais au moins quatre jours. »

Roxy m'interroge du regard, écarte les boucles rousses de son visage. Je ne vois pas où les garçons veulent en venir. Elle si. "Un blow job, alors... OK, je vous fais ça en vitesse." Elle s'agenouille dans la paille.

Je donne une dernière précision : "Vous avez dix secondes, pas plus."

Cette fois-ci, Laurens veut passer en deuxième, sans doute pour voir d'abord comment fait Pim, en tout cas pour ne pas avoir l'air moins bon. Il se tripote les boules en attendant son tour.

Je commence à compter. Pas trop vite, mais pas trop lentement non plus.

Pim abaisse son pantalon, tire trois fois son prépuce en arrière, comme un cow-boy qui charge un pistolet. Dès que la peau s'est rétractée, il enfouit son noud dans la bouche de Roxy.

Elle aspire une ou deux fois, son visage fin s'amincit encore plus.

"Dix. Pourquoi ça s'appelle un blow job, d'ailleurs, on n'aurait quand même pas idée de souffler là-dedans ?"

Laurens va prendre son tour, il ne veut pas répondre à ma question.

Son zizi, pas encore complètement raide, me fait penser aux saucisses bas de gamme vendues à la boucherie, celles qui contiennent beaucoup plus de graisse que de viande et qui, du coup, plissent quand on les pose à la verticale. Elles ne sont pas appétissantes, mais on peut s'en servir pour taper fort sur quelqu'un sans lui faire vraiment mal. Roxy essaie de tirer le meilleur parti de ses dix secondes.

"Terminé." Laurens commençait juste à s'exciter. "Je suis arrivée à dix.

- Bon, ben, vaut mieux pas que j'en parle à les frangins », dit Roxy.

Je reçois de nouveau un baiser sur la joue, comme tout à l'heure. Les garçons, elle le les frôle même pas. On sent l'odeur écœurante de leur quéquette.

"Au fait, c'est quoi la solution de l'énigme ? demande Roxy.

- Elle a pas le droit d'en parler, répond Pim presque aussitôt. Y a d'autres filles qui vont venir. Une fois qu'elles seront passées, on dira tout.

Il a rentré son zizi dans son slip. La peau fripée du prépuce, coincé sous l'élastique, dépasse un peu. Juste à côté, on voit une traînée poisseuse, comme derrière une limace en fin de course.

L'idée me vient de taper dessus, d'imiter le père de Pim quand il fait sortir les taupes de leur trou pour ensuite les achever d'un coup de pelle sur la tête.

Extrait 5 - Chapitre : 10 Août 2002

Passage - Page 347 à 358

Je quitte mon gilet en secouant les bras, déboutonne mon pantalon, le tire vers le bas. Je ne suis pas sûre de ce qui vaut mieux, me dévêtir lentement comme Elisa tout à l'heure, ou bien à la va-vite, de la même façon qu'avec les cadeaux achetés chez Aldi, pour désamorcer l'attente.

Je garde ma culotte encore un instant. Rentre le ventre, fais passer mon T-shirt par-dessus la tête. Ce n'est qu'en sentant les regards curieux posés sur moi que je me rappelle : je porte deux soutien-gorges superposés. C'est dire combien je me suis habituée à mes gros bonnets. Je tente de défaire les deux fermetures en même temps, mais je n'y arrive pas, c'est laborieux, ça ne fait qu'attirer encore plus l'attention. Alors je les dégrafe très vite l'une après l'autre. Quand le premier soutien-gorge tombe, mes seins ont perdu la moitié de leur volume. Au deuxième, il n'en reste quasiment plus rien. J'enfouis les soutien-gorges sous le tas de vêtements chiffonnés. Elisa regarde mes capsules de lait d'un air amusé, envoie ses obus en avant. Pim et Laurens tournent leurs yeux vers le T-shirt sous lequel je viens de cacher les deux soutiens-gorges, quatre bosses sur la dalle de béton, mes seins. Ils ne comprennent pas tout à fait ce qui est arrivé, ou pire : ils n'en ont rien à faire.

"Et ton slip", dit Elisa.

Je reste le plus près possible du mur, sur le trèfle blanc, pour au moins être un peu à l'abri. Ces trois-là sont mes amis et le jeu a dérapé, c'est tout.

De toute manière, mes lèvres d'en bas sont plus belles à voir que celles d'Elisa, j'ai un joli petit paquet bien serré. Je laisse glisser mon slip, le plie aussitôt et le fourre dans une jambe de mon pantalon fripé, en espérant camoufler mes pertes blanches. Avec les doigts, je peigne les poils de mon pubis, deux fois, histoire d'être sûre qu'ils ne restent pas agglutinés.

Je n'ai pas assez de mains pour couvrir toutes les parties de mon corps qui m'embarrassent. Comme Laurens et Pim, je laisse les bras pendouiller le long de mes hanches.

"Alors, Elisa, ça te suffit ? T'en as assez vu ?" demande Pim. Il prononce bizarrement son prénom. Des deux mains, il couvre sa verge, qui s'est ramollie depuis qu'il a dû me voir nue.

Dans les trois monticules placés entre nous, il y a les vêtements auxquels je reconnaissais Pim et Laurens de loin, avant. Tous les après-midis où ils ont porté ces T-shirts, les déchirures qui sont apparues. Maintenant qu'on s'est dépouillés de tout ça, qu'on a retiré nos masques, pourquoi respecter ce qu'on s'était juré, tenir nos promesses, en bons mousquetaires ?

Elisa explore l'atelier du regard, balaie le plafond de ses yeux plissés. Elle s'arrête sur l'étagère fixée au mur.

Je demande : "Vous savez combien de minutes seulement sert une perceuse, pendant toute la durée de sa vie ?

- Dix ? tente Laurens, le seul à réagir. - Onze minutes." Elisa hausse un sourcil, agacée. Elle porte son regard vers le coin de la pièce et attrape la pelle américaine appuyée contre le mur. La jovellette est encore pleine de terre séchée. Un ver coupé en deux est collé derrière.(...)

Elle pose la pelle entre eux, sur la pointe, en cherchant le point d'équilibre.

"Eva est encore vierge." Elle parle sans me regarder. "Ou bien vous arrangez ça, ou bien elle le fait toute seule."

J'ai envie de dire que je ne suis plus vierge, que j'ai finalement réparé ce mensonge, mais elle ne m'en laisse pas l'occasion et lâche le manche de la jovelles.

Pendant une toute petite seconde, l'objet reste debout. Puis il s'incline du côté de Laurens, qui n'essaie même pas de le récupérer. Je sais très bien ce que veut Elisa, elle me laisse le soin de m'en occuper. Je fais un pas vers Laurens, ramasse la pelle, retourne à ma place. Les garçons reculent, ils se trouvent presque de l'autre côté de l'atelier, alignés comme pour un penalty : les mains devant l'entrejambe, les yeux baissés.

Je me mets sur la pointe des pieds. Le manche fait juste la hauteur entre le sol et mon bassin. Je le tiens d'une main en écartant de l'autre mes lèvres d'en bas. Je m'efforce de paraître aussi expérimentée que possible. Le bois est verni. Au moins, je n'aurai pas d'échardes.

En faisant attention, je plie les genoux. Ça ne marche pas tout de suite, le bout du manche est d'un diamètre encore plus grand qu'un Pritt et un double décimètre réunis. Ça ne rentre pas, c'est trop sec. Je crache sur ma paume, frotte le manche en mouvements circulaires, comme la dame dans le film avant de se mettre au travail. Je recrache, cette fois pour mon entrecuisses. J'essaie de nouveau avec le manche, en appuyant un peu plus. Il s'enfonce, à contrecœur.

Je regarde Elisa. C'est la seule chance que j'aurai. Pim et Laurens non plus, je n'ai pas le droit de les décevoir. C'est en fonction de ce moment qu'ils se souviendront de moi comme d'une femme ou d'une empotée.

Je passe la langue sur mes lèvres pour les mouiller.

C'est dur de garder le sourire quand je pense à toutes les tombes qu'on a creusées avec cette jovelles. Je peux sentir l'endroit où l'alliance de papa s'est cognée contre le bois, toutes les fois qu'il s'échinait à planter un arbre de Noël.

Je monte et je descends sur le manche, sans forcer. Je gémiss, pas trop fort, pas trop doucement. J'essaie d'imiter les rebonds gracieux d'Elisa sur son cheval. Mais c'est clair, je n'aurai jamais l'élégance d'une amazone. Laurens et Pim détournent les yeux le plus loin possible, ne regardent qu'Elisa, en espérant qu'elle se dépêche de tout arrêter.

Je ne suis pas une femme, ni une fille, mais je ne fais pas non plus partie de leur groupe. Je suis le petit cheval de bois qui n'en finira jamais de se cabrer, en montée, en descente, par saccades, toujours à la même barre verticale, toujours sur la même piste de manège, à la même kermesse, pour les mêmes enfants.

Je compte les casquettes bleues de chez Maes, entassées dans un coin. Ça m'évite de noter le nombre de mes va-et-vient.

Elisa est la seule qui ait l'air de s'amuser à ma vue. Chez Pim et Laurens, je ne devine que de la honte par procuration.

Je n'ose pas regarder leur quéquette. C'est la partie la plus sincère de tout le corps – je pourrais déduire de leur tonicité ce que les garçons pensent réellement de moi, s'il y a une chance qu'un jour ils me trouvent belle, qu'ils me considèrent enfin comme une fille.

Pim a caché son zizi dans une chaussette qu'il vient de ramasser.

"Alors, tu vas jouir, Eva ? On peut commencer le compte à rebours ?" demande Elisa.

Je fais oui de la tête, même si je ne sens rien. Plus je bouge, plus c'est sec. Le bois absorbe mes humeurs, ça le fait gonfler, ses veines se dilatent. Elisa lève déjà la main, les doigts tendus.

"Encore cinq." A chaque mouvement descendant, elle referme un doigt.

Au cinquième et dernier doigt, il en ressurgit deux autres, on dirait des faux cierges.

Elisa rit. Pim aussi. Laurens n'a pas l'air de vraiment choisir entre rire et pleurer.

J'entrevois un fragment de ce qui se cache derrière la chaussette de Pim, ses boules, elles ne sont pas complètement descendues, elles paraissent plus hautes et plus tendues que d'habitude. Ça pourrait vouloir dire qu'il n'est pas complètement relâché.

Je ne bouge pas deux fois de plus, mais cinq. Pour dépasser l'humiliation. Elisa baisse la main. C'est seulement lorsque je ne sens plus rien que je me dégage de la jovelle. Mes genoux tremblent, mon ventre brûle, j'ai le tournis, mais je reste quand même debout.

La pelle atterrit entre nous quatre. Tous les regards sont braqués sur son extrémité. Le bois humide et sombre du manche laisse parfaitement voir à quelle profondeur il est allé.

Je me force à sourire. Me penche pour enrouler mes soutien-gorges dans mon T-shirt, les ramasser.

Elisa envoie un coup de pied dans le reste des vêtements Je ne bouge pas. Le pire est forcément passé.

"OK. Maintenant, passons à nos deux amis, dit Elisa. Ils ne vont quand même pas s'en tirer comme ça." J'approuve de la tête.

"Qu'est-ce qu'on pourrait bien leur faire faire ?"

Elle regarde autour d'elle. Des taches bleutées vacillent devant mes yeux. C'est le vertige, associé au matériel publicitaire de chez Maes. J'ai froid. Les muscles de mes cuisses et de mes mollets se contractent. Je parviens à serrer les jambes et à m'asseoir sur une chaise. Ça aidera peut-être à surmonter la douleur, à calmer la sensation de brûlure.

Derrière l'escabeau, il y a un seau de colle à papier peint. Ça fait un bout de temps qu'il est là, depuis le jour où maman a voulu tapisser les toilettes, mais s'est finalement sentie trop fatiguée.

"Et ce truc-là, ça peut servir ?" Ma voix est très calme. Je montre le seau. De toute façon, la colle est pratiquement devenue inutilisable.

Elisa fait quelques pas en arrière, se met le dos à la porte.

"OK, Laurens et Pim, vous avez entendu ce qu'a dit Eva. On se sert de la colle à papier peint."

Laurens et Pim se regardent, puis tournent les yeux vers le seau.

"Mais pour moi, c'est pas obligé", je dis. Maman et Tessie vont bientôt revenir. "On pourrait rentrer chacun chez soi."

Ça fait rire Elisa.

"Vous savez quoi ? Débrouillez-vous pour qu'Eva ait un orgasme. Elle le mérite bien, après tout le boulot qu'elle vient de se taper. Si vous me prouvez que vous en êtes capables, je vous laisse me baiser chacun votre tour."

Pim bande déjà au mot "baiser".

Elisa rassemble quelques objets qui traînent près de la porte, les jette aux pieds de Laurens et de Pim. Un rouleau de fil barbelé, une fourche, le perce-trou. En passant, elle effleure de la main le gland de Pim. Après ça, elle retourne devant la porte. "Vous pouvez aussi choisir d'y aller avec les doigts, bien sûr."

Pim empoigne immédiatement l'objet métallique au bout pointu. Laurens cherche mon regard, essaie de repousser Pim, de lui faire entendre raison.

"Allez... Ça vaut pas le coup." Il lui tape sur l'épaule, pas tout à fait assez fort. Pim ne se laisse pas réfréner.

"Mets-y du tien, Eva, comme ça t'es tranquille en moins de deux. Je sais ce que je fais."

Est-ce que je dois quitter ma chaise, me placer entre eux, pour qu'on ne soit plus séparés physiquement ?

"T'as de la chance que ton père se soit jamais payé une hache", blague Elisa. Il n'y a que Pim pour trouver ça drôle.

Je reste assise, c'est ce qui me paraît le plus sûr, j'accroche mes jambes autour des pieds de la chaise.

"Hé, Lau, tu me donnes un coup de main ou tu continues à faire ta chochette ?" lance Pim.

Il s'approche de moi en brandissant le perce-trou. L'objet tient exactement dans sa main, ce qui n'était pas le cas avec Tessie, l'autre jour, quand on a planté le jardin potager. Son zizi raide rebondit à chaque pas contre son bas-ventre.

Les yeux de Laurens m'abandonnent, vagabondent quelque part entre Elisa et moi. Je le vois hésiter. Qu'est-ce qu'il veut, prendre ma défense ? Ou bien, sans doute pour la première fois dans sa vie d'adolescent, pouvoir baiser une neuf-points-et-demi ?

Elisa commence alors à se masser les seins devant lui, à travers son soutien-gorge. Elle dévoile son téton droit.

Je refuse de m'allonger.

Pim dirige les opérations. Il renverse ma chaise. Je lâche le dossier pour amortir la chute. Laurens me plaque les épaules au sol, se met de tout son poids à califourchon sur ma taille, le visage penché vers le mien. Il me bloque les poignets.

La gravité joue contre moi.

Pim m'écarte les jambes. Je rue et je remue, en espérant pouvoir l'atteindre à la tête, aux boules.

"Tu voudrais pas juste le faire à la main ? réessaie Laurens. Mets ça, au besoin." Il lui balance des gants de protection.

"Eh ! je laisse pas rentrer vos doigts sales, tout à l'heure, intervient Elisa. J'ai aucune envie de m'attraper un champignon ou un microbe de légume.

– Laisse-toi faire, Eva, ça ira plus vite", dit Pim. Il pose le perce-trou, enfile les gants, reprend l'outil bien en main.

Voilà, on a notre punition pour ce qu'ils ont fait cet été. Je suis leur punition.

Ce n'est pas non plus ce qu'ils attendaient, je suppose, ils auraient préféré utiliser quelqu'un d'autre. Je ne suis qu'un succédané. Le Coca Light des expériences sexuelles.

Elisa se saisit d'un niveau, fait osciller la bulle entre les deux traits. Ses mains tremblent. Elle pose l'objet sur ses seins, essaie de les aligner à l'horizontale. Pim s'immobilise, contemple la scène, mais une fois le niveau enlevé de son support, il redouble de rage et de brutalité. Laurens m'écrase les poignets.

J'arrête de me débattre, je ne veux pas aggraver les choses pour eux, pour moi. Plus je résiste, plus je mérite cette manière forte.

Laurens se met lui aussi à bander, son petit saucisson se dresse juste devant mon visage, le nœud luisant dirigé vers le haut.

Je pourrais l'arracher avec les dents tellement il est près.

"Je le fais, finalement, ou c'est toi ?" demande Pim à Laurens. Il tient le perce-trou en l'air.

"Vas-y, bon sang..." Laurens reste en position au-dessus de moi, même s'il n'a presque plus besoin de me maîtriser. Il ne veut pas se salir. Peut-être qu'il préfère garder ses forces pour tout à l'heure, pour Elisa.

Pim lâche un juron. Je ne vois pas ce qu'il fait, parce que Laurens est devant, mais je le sens : il essaie de m'enfoncer le perce-trou par le bas, tortille la pointe arrondie de l'objet contre mon entrejambe, mon derrière, comme certains chiens quand ils reniflent le sang menstruel

avec leur truffe humide, cherchent d'où ça vient. Je me resserre, contracte mes muscles, comme quand j'étais petite et que maman voulait me mettre un suppositoire de force – ça ne sert à rien. Je ne peux pas lutter contre le bout pointu, qui se coule sans difficulté à l'intérieur de moi. Au début, je ne remarque presque rien, cet outil est beaucoup moins épais que le manche de tout à l'heure. Je ne sens que le sable qui pique, la pointe qui touche la paroi de mon ventre et la douleur qui s'ensuit, exactement la même que pendant mes règles, mais en plus fort.

"Alors, Eva, ça te plaît ?" demande Pim.

Je ne dis rien. Passe en revue tout ce qu'on a planté dans le potager, dans l'ordre. Carottes. Betteraves. Menthe. Mélange de fleurs sauvages. Deux ou trois coquelicots, pour faire plaisir à Tessie. Les semences attendaient dans la buanderie depuis déjà quelques années. Avec un peu de malchance, ça ne donnera rien.

"Tiens. À mon avis, c'est trop sec." Elisa pousse le seau de colle vers Pim.

Il hésite une seconde, trempe la pointe de l'objet dans le reste de pâte visqueuse.

Je me contracte, mais ça n'a plus aucun effet.

Laurens détourne les yeux. Un bref instant, je croise le regard de Pim, il est à genoux, concentré, il a la même expression qu'à l'enterrement. Il me fixe sans me voir. Elisa aussi est bizarre, indécise, la même excitation se lit sur leur visage.

Je n'avais encore jamais été allongée sur le dos dans cet atelier, alors que ça m'est arrivé dans presque toutes les autres pièces de la maison. La toiture se compose de tuiles moussues. Entre les champignons, il y a des toiles d'araignée. Une grosse tisseuse quitte sa cachette pour voir la cause de toutes ces trépidations, avant de retourner aussitôt à l'abri. Le taille-haie pend au-dessus de la tête de Laurens.

Entre mes jambes, ça fait un bruit de succion, comme une course à pied en bottes de caoutchouc mouillées.

J'espère que le taille-haie va se détacher de la poutre, tomber sur la tête de Pim, blesser Laurens mais sans gravité, mettre fin à tout ça.

Il y a peu de chances que ça se produise. Pas plus que d'être en ce moment sous le regard observateur de Mlle Emma. Il n'y a personne d'autre que nous ici. Et de nous, il en reste de moins en moins.

La colle se dessèche, devient granuleuse, irritante. Ça commence à brûler, mais aussi à me démanger.

"Tu sais pourquoi les cicatrices donnent souvent envie de se gratter ? Parce que c'est la sensation de la plus faible douleur possible", m'a dit Jolan un jour. Je ne sais pas si je dois encore le croire. Peut-être que la démangeaison, c'est pour quand on a dépassé le seuil maximal de douleur, comme une veilleuse en cas de coupure de courant.

Pim y va de plus en plus fort avec la pointe, regarde mon visage de temps en temps pour voir si j'aime ou pas quand ça se corse.

"Allez, fais un effort, Eva. T'as même le droit de geindre." Il retrempe le machin dans la colle, me l'enfonce par-dérrière. Là, j'ai plus de muscles, ou bien je me contrôle mieux. Je serre les fesses de toutes les forces qu'il me reste. Pim fouille, vrille, essaie d'entrer le plus profond possible, pousse mon sphincter à l'étirement maximum. C'est d'abord froid, puis brûlant, puis les deux. Je hurle, donne des coups de pied en l'air. Le métal ne cède pas, implacable, tout comme Laurens. C'est une douleur inouïe, qui déclenche de nouveaux réflexes. Quelqu'un pose une main sur ma bouche. Je mords dedans.

Laurens pousse un cri. Pim retire le perce-trou, fourre à nouveau la pointe dans mon vagin. Je sens l'odeur de mon derrière.

"Eva, dépêche-toi..." Il murmure : "Imagine que je suis Jan s'il le faut."

Je ne comprends pas d'où il sort ça. Comment est-ce qu'il peut savoir que j'ai fantasmé sur Jan ? Qui l'a mis au courant ? Je voudrais dire quelque chose, mais les mots ne viennent pas, ma tête est vide, je peux à peine me rappeler à quoi ressemblait Jan, à quoi je ressemble moi-même, je peux à peine me rappeler comment on parle.

Je regarde le menton de Laurens, ses narines. Lui aussi devrait pouvoir la sentir, cette odeur de vieux excréments. Il a les yeux fermés. Des gouttes de sueur lui embuent le front, coulent sur mon visage, salées.

À quoi est-ce qu'il pense ? À Elisa ? À cette veille de Noël où on avait dû farcir soixante pintades, enfoncer des pruneaux dans le derrière de chacune, tasser le tout avec le fond d'un verre, ce qui nous avait permis durant des mois de faire des blagues du genre : "Qui veut une assiette de « pintade empapaoutée » ?"

Pim continue de ramoner. Mes lèvres d'en bas ont durci à force de sécher, elles rentrent en même temps que la pointe métallique. Ça fait comme si elles se déchiraient, se détachaient presque de mon corps. La douleur bat en alternance avec mon cœur, les deux enflent à chaque nouvelle cognée.

Qu'est-ce que je dois faire ? Je pourrais tenir bon. Je pourrais aussi faire semblant de jouir, pour qu'ils s'arrêtent. Même si je ne sais pas comment être crédible, quel bruit faire, combien de temps ça dure en général chez les filles. Mais comme ça, je laisserais Pim et Laurens avoir du plaisir avec Elisa.

Je voudrais fermer les yeux, pourtant, je ne peux pas. Si je renonce à enregistrer, je me retrouverai seule pour de bon. Alors, il n'y aura plus aucun témoin, seulement des coupables. Et sans témoignage crédible, tout ça aurait aussi bien pu ne pas avoir lieu.

J'entends claquer des portières de voiture. Pim aussi, il se fige brusquement, ordonne à Laurens de mettre sa main en bâillon sur ma bouche. Je sens l'odeur de sa transpiration.

Je n'avais pas du tout l'intention d'appeler au secours. Je ne veux pas que Tessie voie ça, et maman non plus.

Elles discutent, font le tour de la maison. Les chaussures de Tessie apparaissent dans l'interstice au bas de la porte de l'atelier, tout comme la caisse de bières qu'on dépose, les sacs de courses. Maman s'en va dans la cuisine. Tessie entame ses manipulations - on entend tapoter, cracher, psalmodier. Elisa et Pim échangent un regard condescendant. La porte arrière se ferme. Le silence revient. La voie est libre.

Pim se remet à éperonner, de plus en plus fort et de plus en plus vite. Si c'était un feu d'artifice, on arriverait maintenant au bouquet final, ce moment où, après une courte accalmie, les fusées les plus chères et les plus bruyantes sont mises en œuvre, dernier effort pour déchaîner les oh ! et les ah !

Pim me supplie : "Allez, Eva, rends-nous service." Il fait passer l'outil dans sa main gauche, étire les doigts de la droite, me coince la jambe sous son aisselle pour avoir plus de force. Laurens devient blême, il fixe les gestes de Pim, pétrifié.

Elisa prend de la distance. Je crie son nom, pour qu'elle me voie. Il faut qu'elle se rappelle cette image avec précision, tout à l'heure, quand elle montrera sa moule à Pim et à Laurens. Elle doit savoir que mes lèvres d'en bas ont un jour été plus belles que les siennes.

Mais pour l'instant, elle ne regarde plus que le bout de ses chaussures, ses joues ont pâli, le blanc fait ressortir les contours de sa bouche.

"Pim ! Stop ! rugit soudain Laurens. Ça suffit !"

Il se dégage de moi. Je comprends maintenant le pourquoi des visages blafards : Pim a plein de sang sur les mains, sur les poignets. Son ventre nu est aussi taché que le tablier du père de Laurens après une journée à découper de la viande. Pim recule, toujours à genoux, lâche la poignée en métal, qui ricoche en claquements sonores sur la chape de béton.

Je me relève en titubant. Sans le poids de Laurens, j'ai l'impression d'être légère, comme s'il ne restait que la moitié de mon corps d'origine. Des grumeaux poisseux me dégoulinent à l'intérieur des cuisses. Je laisse une traînée de colle rose derrière moi.

Je n'ose pas regarder en bas. Pim se tourne vers Elisa. Il l'a mérité, maintenant, de tirer son coup ? Elle redéboutonne son pantalon. Mes mains s'emparent de la jovelle, qui traîne toujours au centre de l'atelier. Le manche a fini par sécher.

J'ai envie de frapper Pim à l'entrejambe, sauf que je ne peux pas, il est encore agenouillé, et puis, c'est toujours le frère de Jan, il a déjà assez perdu comme ça. Alors je prends mon élan et je vise entre les yeux de Laurens, exactement au milieu. Mais le fer se replie sous la puissance du mouvement, il n'y a que le plat de la pelle qui atteint son sourcil, pas tout à fait assez fort, dans un battement sourd.

Laurens tombe à genoux et porte la main à son œil. Puis il inspecte sa paume, ses doigts, pour voir à quel point ils sont couverts de sang, à quelle intensité il a le droit de crier.

La pelle a ouvert une plaie d'où rien ne sort dans un premier temps. J'aperçois l'os de l'orbite. La chair est rose et juteuse. Très vite, la blessure s'organise, fait affluer le sang, autant que nécessaire. Ça commence à suinter, deux petits ruisseaux, là où la plaie est la plus profonde, rouge vif.

Je lâche la jovelle.

Dans ma course vers la sortie, j'attrape quelques vêtements. D'abord mon pantalon, obligatoire. Mes notes sur Tessie sont encore dans la poche. Dehors, devant la porte de l'atelier, j'enfile en vitesse le peu que

j'ai pris. Mon pantalon, donc, le T-shirt de Laurens, qui me sert en passant à essuyer mes larmes. Je laisse à l'intérieur mes deux soutien-gorges et mon gilet.

Les gémissements de Laurens se sont transformés en jurons. Je saute sur mon vélo. Il est posé contre la véranda.

Je fonce dans le chemin du Breuil. Et pour aller plus vite, je cramponne mes pieds nus aux pédales. Le fond de mon pantalon, trempé, colle à la selle. Ça me brûle. Pas grave, c'est juste du sable.

Mes pneus laissent des traces sur le goudron chauffé par le soleil. Je roule, sans savoir où aller. Je pédale et je pédale, sans quelque chose dans la jambe droite de mon pantalon. Ça fait comme une bosse à la hauteur du tibia. Mon slip, roulé en boule. Il descend un peu plus à chaque tour de pédalier. Deux ou trois cents mètres plus loin, en arrivant aux saules têtards, je le vois qui dépasse près de ma cheville. Il reste accroché à la pédale pendant deux rotations encore, pour tomber ensuite sur le bas-côté de la route. Je ne veux pas le laisser là, mais je ne peux pas non plus mettre pied à terre.

Il faut que je rentre chez moi, que j'aie me laver. Au Bray de Bovenmeer, là où le soleil persistant a fait baisser le niveau du canal, il n'y a pas moyen d'aller plus loin. Un pêcheur, sous l'ombre de son imperméable tendu entre des bambous, me fait signe de la main. Alors seulement je me rends compte : chez moi, c'est de là que je viens. Il n'y a plus dans le village un seul endroit où je puisse aller.